



Gardien de la paix, Rudy, 31 ans, est venu au centre de santé du Courbat (Indre-et-Loire) car il ne supportait plus « la pression de la rue et celle de la hiérarchie, qui nous demande de faire toujours plus avec moins ».



# AU SECOURS DES **POLICIERS** EN DÉTRESSE

On souffre de plus en plus dans la police, vient de révéler une étude.

**Nous avons visité en exclusivité le centre où sont accueillis ceux qui ont craqué, près de Tours. Alexandre, Rudy, Stéphane nous ont confié leur malaise.**

PAR SOPHIE TARDY-JOUBERT  
PHOTOS CYRIL MARCILHACY/COSMOS

**D**éshumanisés », « isolés », ils n'ont que « rarement ou « très rarement » confiance en leur hiérarchie. Réalisée par le CNRS de Toulouse auprès de 6 000 policiers, l'étude, présentée le 6 février par le syndicat de police Alliance (majoritaire chez les gardiens de la paix), met en lumière le malaise d'une profession où le risque de suicide est supérieur de 36 % à celui de la population française. Une population dont ils pensent, en grande majorité, être mal perçus, et face à laquelle 45 % d'entre eux s'estiment insuffisamment formés. Alors, un jour, ils « craquent ». Comme Rudy, Stéphane ou Alexandre, venus se ressourcer au Courbat (Indre-et-Loire), près de Tours. Sur un terrain de plus de 80 hectares, ce centre de santé, aménagé dans un château, accueille une cinquantaine de policiers en détresse, qui laissent leur uniforme et leur métier au vestiaire pour deux mois. Créé en 1952 par l'Association nationale d'action sociale (Anas) des personnels de la police, il était à l'origine destiné aux policiers atteints de tuberculose. Aujourd'hui, il vient en aide à des flics devenus fragiles au point de sombrer dans l'alcoolisme et la dépression. ●●●





**DÉSILLUSION**

En exerçant dans des banlieues difficiles au nord de Paris, Rudy, onze ans de service, pensait être utile...

**INCOMPRÉHENSION**

Arrêté ivre au volant en 2010, Stéphane, 42 ans, qui n'avait « jamais déconné en service », a vu son avancement gelé pendant dix ans.



●●● A 31 ans, Rudy a déjà craqué. Le jeune gardien de la paix avait pourtant une haute idée de son métier. « Tu deviens flic à 20 ans en croyant que tu vas protéger les gens, défendre la veuve et l'orphelin, confie-t-il. En fait, on te demande surtout de faire des contraventions, d'arrêter des fumeurs de shit, pour gonfler les chiffres du commissariat. » Rudy a choisi d'exercer à Sarcelles et Villiers-le-Bel, des banlieues au nord de Paris réputées difficiles, où il pensait être utile. « Dans ces quartiers, traditionnellement très anti-police, c'est de pire en pire, précise-t-il. Il y a six ans, on avait des problèmes avec les moins de 30 ans. Aujourd'hui, à force de mettre des PV à tour de bras, tout le monde nous déteste, même les vieux! A Sarcelles, on subit la pression de la rue et celle de la hiérarchie, qui nous demande de faire toujours plus avec moins. Le week-end, une seule voiture de police circule, et elle ne passerait pas le contrôle technique! Quand on rentre chez nous, le soir, on est énervé. On finit par perdre la maîtrise de soi. »

Alexandre, un jeune flic de 32 ans arrivé au Courbat pour des problèmes d'alcool, renchérit. « Les gens ne savent pas ce qu'on nous demande de faire. Pour avoir un avancement ou une mutation, pour garder un poste intéressant, il faut verbaliser. Si vous ne faites pas assez d'amendes, votre notation descend. Pourtant, ce n'est pas pour ça qu'on est entré dans la police. Moi, si je suis flic, c'est pour arrêter les méchants, les voleurs, pas pour mettre des contraventions! » s'agace-t-il.

**De l'art et du sport pour retrouver goût à la vie**

Au Courbat, les policiers s'occupent pour tromper la déprime. Au programme: musculation, aquagym, jardinage et travaux manuels. Certains nourrissent les quelques canards qui s'aventurent encore sur les étangs gelés, d'autres ramassent les feuilles aux abords des allées du parc. A l'atelier « création », de grands gaillards aux biceps saillants s'adonnent à la pyrogravure et au dessin. Avec application, ils décalquent des motifs de peinture chinoise ou des personnages de bande dessinée qu'ils colorient ensuite en s'appliquant pour ne pas déborder. « Quand on imagine qu'en temps normal, ils sont en uniforme, c'est scotchant, reconnaît Elsa, éducatrice et responsable de l'atelier. Ils réinvestissent le champ de l'imaginaire et de l'esthétique, qu'ils ont généralement complètement délaissés.

**“ Pour avoir un avancement ou une mutation, il faut verbaliser ”**

Alexandre, 32 ans, policier à Paris





**“ Ici, je me sens vraiment utile et mon boulot me passionne ”**

Billy, ancien CRS devenu aide médico-social au Courbat

C'est avant tout un endroit pour eux, qui leur permet de retrouver du plaisir. Un lieu d'échange aussi, où ils rencontrent les autres, discutent de leurs difficultés. » Au mur, à côté de têtes de mort sanguinolentes et de coloriages de Betty Boop, une très belle scène de marine peinte à l'encre : « C'est un CRS qui l'a faite. Il m'a expliqué qu'il était rentré dans la police faute d'avoir pu intégrer les Beaux-Arts... »

Crâne rasé et épaules carrées, Stéphane partage son temps entre l'atelier de création, la pétanque et le sport. Ce grand type de 42 ans à la gouaille de marin a longtemps travaillé comme CRS avant de devenir maître-chien dans une brigade de nuit, à Brest (Finistère). Ses yeux brillent encore lorsqu'il évoque les longues nuits à patrouiller parmi la faune du port de commerce, les interpellations qui tournent à la baston, la franche camaraderie qui règne parfois entre collègues. « Malheureusement, cela existe de moins en moins, nuance-t-il. Il y a quelques années, une prime au mérite a été créée pour récompenser les fonctionnaires qui font le plus d'affaires, et générer, soi-disant, une saine émulation entre policiers. Dans les faits, elle nous a surtout divisés. C'est une prime individuelle, alors qu'on n'est jamais seul sur la voie publique ! », explique-t-il. Professionnellement, Stéphane traverse une période difficile. Arrêté pour conduite en état d'ivresse en 2010, il a dû changer de poste. « C'est

dur ! commente-t-il. J'ai perdu mon permis, mon avancement est gelé pendant dix ans, j'ai été affecté en commissariat. Je comprends qu'il y ait des sanctions, mais ça fait beaucoup. Pourtant, je n'ai jamais déconné quand j'étais en service. Avant cet épisode, j'étais bien noté, j'avais même reçu la médaille du courage et du dévouement pour avoir sorti un gamin d'un incendie avant l'arrivée des pompiers. En un an, tout ça passe aux oubliettes, et vous devenez le vilain petit canard », déplore-t-il.

#### La politique du chiffre, ce fléau

« Un policier n'a pas le droit à l'erreur. La hiérarchie ne cherche pas à comprendre », confirme Billy, quadragénaire. Ancien CRS, lui aussi est passé par le Courbat avant de décider d'y rester comme policier aide médico-social. Au côté du corps médical, il prend part à la thérapie des flics déprimés. « C'est important de pouvoir parler à quelqu'un qui fait le même boulot que vous, et qui comprend vos problèmes, estime-t-il. Ici, je me sens vraiment utile et je suis passionné par mon boulot. Sur le terrain, avec toutes les instructions qu'on a, on ne peut plus vraiment faire notre travail de toutes façons. Les policiers aujourd'hui sont privés de libre arbitre. »

Un constat qui inquiète la directrice du centre, Frédérique Yonnet. Elle dit voir arriver des flics ●●●



«... de plus en plus jeunes. » La politique du chiffre est un véritable fléau, dénonce cette femme qui rêve d'une police plus humaine. Avant, cela faisait partie du rôle de policier de discuter avec les gens, de faire la morale. Ils faisaient de la prévention, pas seulement du maintien de l'ordre, et cela les valorisait. Aujourd'hui, ils sont obligés de mettre des prunes à des gens qui reconnaissent leur erreur. Il n'y a plus de dialogue possible. Cela fait d'eux des machines. C'est terrible, comme management! Et, comme toujours, ce sont les plus passionnés, les plus idéalistes, qui craquent »  
Hervé, lui, se définit comme un flic « à l'ancienne ». Regard bleu un peu perdu, ce brigadier chef, en dépression, commence à reprendre son souffle. « Être au Courbat m'a fait du bien. Je n'avais jamais vu la France que sur des cartes postales, reconnaît ce fonctionnaire de 49 ans basé en région parisienne. Arriver ici, découvrir une si belle forêt, c'est incroyable. » Au risque de

paraître naïf, ce flic, qui « rêve de voir les volcans d'Auvergne », revendique une méthode bien à lui: la gentillesse. « Même quand j'arrive à un endroit où je sais qu'on va se prendre des cailloux, je tente de créer un contact amical. Je parle aux jeunes de leur club de foot, je commente le dernier match du PSG.... On travaillait comme ça dans l'ancien temps. »

#### « Pour la hiérarchie, on est du bétail »

Comme beaucoup au Courbat, Hervé dit ne plus reconnaître la police dans laquelle il est entré il y a près de trente ans. « Les nouveaux qui sortent de l'école, ils veulent être les meilleurs, arrêter tout le monde. Ils se prennent pour des cow-boys, et c'est contre-productif. » Surnommé le « flic gentil » dans certaines cités, Hervé n'arrive pas à dialoguer avec sa hiérarchie. « J'en prends plein la tête car je n'ai que le certificat d'études. Moi, jamais je n'oserais parler

## Détente, nature et musculation





à mes hommes comme ça. Mais pour les patrons, on est du bétail. D'ailleurs, vous remarquerez que, lorsqu'un flic est tué en service, c'est toujours un gardien de la paix ou un sous-brigadier.»

Certains reviendront au Courbat plusieurs fois, d'autres parviendront à reprendre plus facilement leur poste. L'arrivée du nouveau ministre de l'Intérieur changera-t-il la donne? « Manuel Valls a annoncé qu'il souhaitait remédier à la politique du chiffre, mais pour le moment, la hiérarchie n'a pas appliqué ce qu'il a dit lors de sa prise de fonction », estime Joaquín Masanet, ancien secrétaire général de l'Unsa Police, aujourd'hui président de l'Anas. « Il nous manque au moins 12 000 fonctionnaires. Les policiers ne peuvent plus effectuer toutes les tâches qu'on leur demande. » En 2012, comme en 2011, quarante-trois fonctionnaires de police ont mis fin à leurs jours en France. ●



À sa création, en 1952, le centre de santé du Courbat, près de Tours, était destiné aux policiers atteints de tuberculose.



Une cinquantaine de policiers sont accueillis au Courbat et aidés par d'anciens collègues.

## “La formation met l'accent sur le volet psychologique”

Pascal Garibian, commandant et porte-parole de la direction générale de la police nationale.



### Y a-t-il un malaise dans la police?

Ce serait réducteur de dire que les 145 000 fonctionnaires de police sont en souffrance. Mais il est certain que le métier est de plus en plus difficile, car les policiers sont confrontés à un niveau de violence qui n'existait pas par le passé. La société est de plus en plus contestataire vis-à-vis de l'autorité, les rapports avec certains délinquants sont plus durs. Il faut ajouter à cela une procédure pénale qui se complexifie, avec la réforme de la garde à vue et l'enregistrement vidéo des auditions de mineurs. Ces réformes sont bonnes, mais elles alourdissent la charge de travail des policiers.

### Comment la police traite-t-elle les risques psychosociaux?

D'abord de manière préventive. Depuis une vingtaine d'années, la sélection et la formation prennent de plus en plus en compte l'évaluation psychologique.

Un psychologue assiste aux entretiens de recrutement, au cours desquels le policier doit se montrer stable émotionnellement. La formation, elle, met l'accent sur le volet psychologique. Malgré tout, le risque de suicide reste élevé: un rapport de l'Inserm (Institut national de la santé et de la recherche médicale) de 2010 estime qu'il est supérieur de 36 % par rapport au reste de la population.

### Quelles solutions sont offertes aux policiers qui craquent?

Un service de médecine de prévention existe depuis 1982. Les policiers ont, environ une fois par an, une visite médicale obligatoire. Celles-ci sont plus fréquentes pour les personnels des services les plus éprouvants, comme la brigade de protection des mineurs. D'autre part, un Service de soutien psychologique opérationnel (SSPO) réunit 60 psychologues dans tout le pays. Ils sont joignables vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et peuvent recevoir les policiers et leurs familles. Ils organisent également des groupes de parole, à la demande du chef de service à la suite d'une enquête particulièrement difficile.